

LES VEILLÉES

DU

PÈRE BONSENS.

VOL. 1.

DE TOUT UN PEU

No. 9

Les Veillées du Père Bonsens se vendent 3 sous par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur propriétaire, N. Aubin à Belœil, Comte de Vercheres ou au No. 34, Rue St. Gabriel Montréal une somme quelconque en argent ou en estampilles, et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaldra à un reçu. Toutes lettres, questions, suggestions, etc. destinées à l'éditeur, devront être adressées comme dessus.

La raison les offense : ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin, ou bien se taire.

Le bon homme LA FONTAINE.

Cinquième Entretien.

Où mademoiselle Jacqueline est seule avec Quenoche à qui elle fait part des inquiétudes que lui cause le père Bonsens.—Où Quenoche ne paraît pas partager autant qu'elle le voudrait ses soucis et son chagrin.—Où elle a recours enfin à ses cartes pour connaître la conduite que tient son frère à la ville.—Où les cartes disent un peu la vérité et se trompent beaucoup.—Où l'on fait connaissance avec un gros personnage qu'on trouvera bien petit.—Où l'on parle de chemin de fer, de convois qui sortent des lisses et d'avocats qui sortent des bornes de la décence.—Où l'on voit pour la seconde fois monsieur Julien et pour la première fois un de ses amis qui raconte ses prouesses.—Où l'on disserte sur l'incertitude des choses qu'on ne peut pas arranger à sa guise, et cætera et cætera

Jacqueline.—Je te demande, mon cher Quenoche ce que ce Bonsens peut faire depuis deux jours qu'il est parti pour la ville me laissant ici toute seule à me morfondre. Et pourtant il sait comme je suis inquiète quand il est longtemps hors de la maison. Et c'est bien naturel, hein, qu'en dis-tu, Quenoche, nous qui sommes les deux seuls restants

de notre famille; nous qui depuis la mort de nos défunts père et mère, Dieu veuille avoir leurs saintes âmes; car ce n'est pas pour me vanter, mais je peux dire que j'ai eu un père et une mère qui étaient l'homme correct et la femme propice; nous qui depuis leur mort n'avons pas quitté la maison paternelle quoique nous aurions bien pu faire comme d'autres et nous jeter dans l'orgueil et bâtir une maison pour faire envie aux voisins. Eh! bien, je vous demande ce que ce Bonsens peut aller faire à la ville et me laisser ainsi toute seule dans une inquiétude mortelle. S'il buvait je dirais qu'il boit, mais il ne boit pas; s'il fumait je dirais qu'il fume, mais il ne fume pas, le pauvre cher homme. Mais je suis sûre qu'il aura bavardé quelque part et oublié l'heure du railerôle et perdu son passage. Je vous demande s'il ne pourrait pas parler assez ici. Moi d'abord je suis toujours prête à lui tenir compagnie. C'est à me faire mourir. Mais s'occupe-t-il de ça l'ingrat. Et pourtant il doit bien savoir que quand l'un de nous deux passera l'autre n'ira pas loin. Et toi aussi Quenoche te voilà comme une vraie statue. Tu ne dis rien pour me consoler; tu n'ouvres pas seulement la bouche; tu ne me dis pas seulement ce que peut faire à Montréal ce pauvre frère qui est peut-être mort à l'heure qu'il est, car il n'a pas l'habitude d'être aussi longtemps sans m'avertir. Ah! si c'était pour mademoiselle Module, tu en trouverais des paroles; mais enfin chacun son tour. Moi aussi j'ai eu des gens qui se seraient mis dans le feu pour me distraire et m'être agréables....

Quenoche.—Je vous observerai mademoiselle Jacqueline que je ne sais pas plus que vous ce que Monsieur Bonsens fait à la ville. Je pense qu'il aura eu quelque affaire qui l'aura retenu. Je croyais même qu'il était déjà revenu. Du reste

vous savez qu'il a beaucoup d'amis qui sont contents de le voir, qui l'invitent, qui...

Jacqueline.—Mais ce n'est pas une raison pour me laisser comme ça toute flambante seule. Mais je veux en avoir le cœur net et je vais bien savoir ce qu'il fait. Mes cartes vont m'apprendre ça. Tiens, coupe. Ah! pas de la main droite, de la main gauche, c'est le côté du cœur. Là! c'est comme ça. Le roi de cœur, c'est mon frère. Il était blond dans sa jeunesse. Ah! si tu l'avais vu quand il était petit, avec ses cheveux tout bouclés tombant sur les épaules, et qu'il jetait des fleurs devant le saint sacrement à la procession de la Fête-Dieu. Je ne peux pas croire à présent que c'est le même. Et moi donc! si tu m'avais vue alors, mon pauvre Quenoche, habillée tout en blanc avec une jolie ceinture couleur de rose et une couronne de fleurs bleues sur la tête et à la main une branche de fougère. Je m'en souviens comme si c'était hier. Il y avait à côté de moi la petite Marie-Jeanette à Grand Louis. derrière moi marchaient la Julienne et la Françoise et la Marguerite et la Restitue; car dans ce tems-là on s'appelait tout bonnement comme des saintes du calendrier, mais aujourd'hui il leur faut des noms d'odeurs et de médecines qu'on ne connaît pas; elles s'appellent Amanda, Evelina, Malvina, Celina, Mélina. Angelina, Azelina et toutes sortes d'autres manières qui ne les rendent pas meilleures, ni plus jolies. Ah quand je pense à mes petites amies, la Marguerite, la Françoise, la Restitue! Mais qu'est-ce que je dis, elles sont toutes mortes!

Quenoche.—Avouez qu'il y a bien longtemps de ça mam'zelle Jacqueline...

Jacqueline.—Pas déjà si long-tems, mais tout ça, vois-tu, me montre que mon tour peut venir bientôt, c'est pourquoi ce Bonsens devrait bien ne pas me causer de ces soucis continuels avec ses absences. Mais voici les cartes arrangées, ah! qu'est-ce que je vois? Trois rois ensemble, grande compagnie; justement comme je pensais, il aura trouvé beaucoup de ces jaseurs de politique qui l'auront retenu. Je te demande s'il n'aurait pas pu les voir dans une seule veillée et dans deux jours. Eh! mais voici encore trois dames, grand bavardage.

Quenoche.—Oui, s'il y en a trois, ça doit trotter au galop...

Jacqueline.—Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. Le valet de cœur, c'est sa pensée, il est près du dix de trefle, voyage et de l'as de cœur, c'est la maison; tiens voici l'as de trefle, un présent. Je vois ce que c'est, ce cher frère il pense à la maison, à se mettre en voyage avec un présent pour moi. Ah! mais voici encore trois as, grande surprise, avec le neuf de pique, qui est un désappointement.

Quenoche.—Peut-être que ce sera vous, Mam'zelle Jacqueline, qui aurez le désappointement si Monsieur Bonsens ne vous apporte pas le présent que les cartes vous annoncent.

Jacqueline.—Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept un as de pique la pointe en l'air, mariage. Voyez-vous ça? est-ce que par hasard ce vieux fou de Bonsens irait penser à ça? Qui sait? Ces dames de la ville sont si enjoleuses! Il y a de certaines veuves qui pour avoir son bien... Oh de ce coup-là je quitte la maison. Il n'y a pas à en douter, as de pique pointe en haut et neuf de pique, mariage et désappointement. Ces cachotieux d'hommes. C'est à croire que j'irais me mettre sous une autre femme qui se croirait la maîtresse et qui voudrait tout conduire, qui voudrait mettre cette commode à droite tandis que je l'ai toujours mise à gauche! Non, monsieur mon frère, vous ne me rendrez pas esclave et vous pouvez remmener en ville votre belle veuve; ou moi-même, je.... Mais, ne le voilà-t-il pas ce cher enfant!

Bonsens, portant un sac de voyage entre avec plusieurs de ses voisins que nous connaissons déjà et quelques autres que nous n'avons pas encore vus. Parmi ces derniers celui qu'on remarque le plus est un homme de taille peu élevée dans un sens, mais de très grande taille dans l'autre, c'est-à-dire que, quoique court il est orné d'un abdomen dont la rotondité est encore exagérée par une veste aux couleurs très-voyantes, qui l'enveloppe mais ne le contient pas entièrement, comme en font foi les boutons presque arrachés qui semblent sur le point de renoncer à la tâche fatigante qui leur est imposée. Bonsens donne son sac à sa sœur:—Tiens, ma bonne Jacqueline va serrer cela; mais tiens voici la clef, tu peux l'ouvrir et tu trouveras un paquet pour toi, j'espère que tu trouveras ces bagatelles de ton goût. Je ne suis pas allé à la ville avant le jour de l'an; mais

entre nous il n'y a pas de cérémonie.

Jacqueline, sautant au cou de son frère. Ce cher ami, toujours le même, toujours bon ! Hein ! Quenoche. Qu'est-ce que je te disais ? Tu vois si les cartes mentent ! Elles ne se trompent jamais ! Quand on pense que j'avais tiré ça, Bonsens, que tu devais m'apporter un présent, l'as de trèfle me l'avait dit.

Quenoche.—Mais, il me semble mami-zelle Jacqueline que vous aviez trouvé dans vos cartes aussi le mariage de monsieur Bonsens qui allait vous amener une veuve et puis une grande surprise et un désappointement. Je crois que vous pouviez prédire un présent car il ne revient pas souvent de la ville sans vous apporter quelque chose, mais un mariage....

Jacqueline.—Tu diras ce que tu voudras, les cartes m'ont annoncé un présent et je l'ai ; l'as de pique se rapportait peut-être à quelqu'autre, car les cartes ne mentent jamais. Je vais dans ma chambre mettre tout ça en ordre.

Bonsens.—Entrez donc, monsieur Muscade, vous allez coucher ici, car il est beaucoup trop tard pour vous rendre ce soir chez vous.

Muscade.—Ce n'est pas de refus, monsieur Bonsens, mais c'est sans cérémonie. J'aime bien l'hospitalité mais il ne faut pas qu'on se dérange trop ; y a des imites ! sans ces chars qui nous ont retardé j'aurais pu me rendre chez moi, mais depuis quelque tems on ne sait plus où l'on n'est avec ce chemin de fer. Ce sont des assidents presque tous les jours. J'ai pris patience jusqu'à présent, mais y a des imites ! Si cela continue nous serons d'obligés de reprendre nos voitures et le grand tronc s'arrangera comme il pourra, y a des imites ! y a des imites.

Pétrus.—C'est bien contrariant que d'être retenus tous les jours comme on l'a été depuis quelque tems : On part de chez soi avant le jour, on s'en va au dépôt, on attend six ou huit heures et on apprend qu'il n'y aura peut-être pas de train ce jour là. Le lendemain on y retourne et on recommence le même jeu. Tous les jours il y a une lisse dérangée, quelque roue cassée. Dites-nous, monsieur Bonsens s'il n'y a pas de remède et si une compagnie peut ainsi se moquer du public après avoir retiré tant de millions de la Province.

Androche.—Oui et c'est pas drôle tou-

jours de se faire bruscailler comme on est par des gens qui n'ont ce chemin que parce que le pays leur a prêté ses belles piastres à fonds perdu et sans intérêt. Est-ce qu'il n'y a pas moyen de se faire rendre justice et d'être mieux servi pour son argent ! Il me semble que ce n'est pas partout comme ça et j'ai entendu dire que dans les autres pays les compagnies sont forcées de servir le public à heure fixe et que les gouvernements font des réglemens pour leur conduite et que l'on peut faire punir les négligences dont les passagers souffrent.

Bonsens.—Dans les autres pays, oui, mais le Canada n'est pas un pays comme un autre. La compagnie du Grand-Tronc est mistress et fait tout ce qui lui plaît par la raison que c'est elle en grande partie qui fait le gouvernement. Il n'y a pas un autre pays au monde, je pense, où le principal ministre soit en même tems avocat et conseil d'une compagnie de chemin de fer qui dépend du trésor public comme le fait le notre. En France, en Angleterre, aux États-Unis, n'importe où, l'on ne souffrirait pas un pareil scandale. Comment voulez-vous que le public soit protégé quand le principal officier du gouvernement qui devrait voir à la préparation et à la mise à exécution de réglemens dans l'intérêt général reçoit par année de la compagnie un salaire trois fois plus élevé que celui que le pays lui paie comme ministre ? Mais on se permet tout, maintenant, en Canada sous une administration qui se moque de l'opinion publique. Ainsi l'on voit un avocat poursuivre de la part du gouvernement les prisonniers accusés de quelque crime, tandis que son associé le défend. De cette manière ils sont sûrs de leur affaire, et que les individus soient trouvés coupables ou acquittés, les deux compères (les avocats bien entendus) partagent les revenus du procès. Je ne pense pas non plus qu'on voie pareille chose ailleurs qu'ici. Mais si le public ne dit rien l'on en verra bien d'autres.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Mais si ça continue la barre des prisonniers sera plus respectable que le barreau des avocats.

Muscade.—Oui, mais y a des imites. Et pour moi je commence à en avoir assez ; un procureur général qui reçoit de la main droite mille louis pour servir le pays et de la main gauche trois mille louis pour servir le Grand Tronc, ça me

passé et je dis qu'y a des imites ; car enfin si le pays a besoin de se défendre contre le Grand Tronc et le Grand Tronc de se défendre contre le pays, trois mille louis pèsent plus qu'un mille louis et je crains bien que s'il y a quelqu'un de négligé ça doit être le pays qui ne dit rien tandis que si on négligeait le Grand Tronc, diable, il n'entendrait pas raison, car le Grand Tronc veille au grain et il veut la valeur de son argent, que dis-je, cent fois la valeur de son argent.

Jérémie.—Je trouve, moi, que le procureur est un finaud qui fait bien de profiter du bon tems et de mettre du foin dans ses bottes de paille pendant qu'il peut faire bonne récolte. Il faut penser à soi dans ce pauvre monde, car quand on n'a rien, personne ne nous en donne. Qu'est-ce que vous lui reprochez à ce procureur ? Ce n'est pas lui qui casse les lisses et les roues et qui est cause des accidents. Je vous croyais plus juste que ça, monsieur Bonsens ainsi que vous autres.

Bonsens.—Ecoute Jérémie, et tu verras que je suis plus juste que tu ne penses d'abord, parceque je veux la justice pour tout le monde. Le procureur général ne fait pas les accidents, mais s'il n'était pas lui-même un employé du Grand-Tronc il forcerait cette compagnie à prendre des mesures pour mieux servir le public ; il exigerait que le chemin et les machines soient inspectés plus fréquemment, il exposerait la compagnie à des dommages pour les accidents ou les retards causés aux voyageurs, tandis qu'aujourd'hui si un voyageur est lésé par la compagnie et qu'il porte plainte, c'est le procureur général ou son associé qui défend la compagnie et empêche le public d'obtenir justice.

Jean-Claude.—Oui je comprends et si le procureur général ne marchait pas droit le Grand-Tronc lui ôterait sa place d'avocat de la compagnie et lui ferait peut-être perdre son élection et par conséquent sa place de ministre.

François.—Je comprends alors tout le reste. Un homme qui reçoit des deux mains ne peut guère empêcher ceux qui le soutiennent d'en faire autant et voilà pourquoi j'ai entendu dire qu'un avocat qui représente la couronne reçoit d'une main l'argent qui vient du gouvernement et de l'autre la moitié de ce que paient les voleurs pour se faire défendre, tandis que son associé reçoit d'une main la moitié de l'argent que le gouvernement paie

pour faire condamner les voleurs et de l'autre ce que les voleurs donnent pour tâcher d'échapper à la loi.

Quenoché.—Vous avez qu'à voir !

Muscade.—Y a pourtant des imites !

Androché.—Ce n'est pas nous autres, pauvres habitants qui penserions à de si satanées rubriques !

Bonsens.—Pourtant mes amis vous n'avez peut-être pas saisi la plus grande immoralité de ces singulières dispositions, c'est que si par hasard le voleur a les écus et peut payer gros à condition que son avocat le tire d'affaire, il est facile à l'associé, de l'avocat, pas du voleur bien entendu, d'arranger les choses pour avoir la plus grosse somme. Le gouvernement paie tant par acte d'accusation, c'est profit clair et net comme que ce soit que tourne le procès et les deux associés, empochent à coup sûr ; puis le gouvernement paie tant pour une condamnation ; si le voleur peut payer double il est possible aux deux associés de s'assurer à coup sûr aussi ce magot. Je ne dis pas qu'ils le font ; mais il me semble que des gens qui se respecteraient ou qui respecteraient le public ne se mettraient pas dans la position de laisser soupçonner pareille chose. Je ne connais pas d'autre pays où pareille chose serait soufferte tranquillement.

Muscade.—Je disais qu'y a des imites ! Eh bien je crois qu'y en a plus d'imite. Ça me passe. Cependant votre comparaison du procureur général avec l'avocat qu'il a nommé pour le représenter à la campagne n'est pas correcte. On peut supposer seulement qu'il n'est pas indépendant, c'est tout ; tandis qu'on est sûr que l'avocat, en question reçoit des deux mains. Vous savez, y a des imites. Mais je dois vous dire que je n'aime pas ça.

Pétras.—Mais, monsieur Muscade, il me semble que vous étiez un des plus chauds amis du gouvernement et vous me paraissez le blâmer comme si vous étiez rouge.

Muscade.—Ecoutez, y a des imites. Je ne suis ni rouge ni bleu moi, je suis marchand moi, je suis raisonnable moi ; je ne me lance pas à tour de bras dans un parti moi, pour ne jamais m'en séparer. Je le soutiens tant qu'il a de la force et s'il meurt je dis : pèse ses cendres ! Y a des imites voyez-vous. Tenez, j'étais conservateur comme un bouca- neur de jambons, moi, lorsque notre mi-

nistère conservateur tomba pour avoir voulu faire une milice permanente. Je ne le plaignis pas ; il avait fait des extravagances ; il avait payé des millions pour les bâtisses d'Ottawa, des millions au Grand Tronc ; il voulait encore payer des millions pour la milice. Y a des mites ! Il est tombé et a été remplacé par des ministres libéraux que j'ai soutenus de toutes mes capacités et de toutes mes forces. J'étais abonné à la *Minerve* depuis bien des années, je l'ai renvoyée et j'ai pris le *Pays*, l'*Ordre*, le *Défenseur*, la *Press*, l'*Union*, le *Journal de St. Hyacinthe* l'*Ere Nouvelle*. Je me mis à combattre les mensonges éhontés de l'opposition, je fis voir à tous mes amis la ruine dans laquelle les conservateurs, qui ne voulaient rien conserver depuis qu'ils étaient dans l'opposition, avaient plongé le pays. Quand vinrent les élections, je guettais les polls, je charriai même avec mon propre cheval, magnifique jument blonde, les électeurs paresseux, je faisais assermenter tous les conservateurs mes anciens amis. Enfin je déployai pour nos chers ministres libéraux, un zèle, que dis-je, je déployai deux zèles, celui d'un ancien conservateur habitué à certains tours permis en tems d'élection, et celui d'un libéral nouvellement converti. J'étais féroce contre les corrupteurs qui employaient leur argent contre mes nouveaux amis. Je fermais les yeux ou plutôt je souriais agréablement sur ceux qui aidaient au triomphe de la bonne cause. Bref, nous remportâmes la victoire en dépit des efforts surhumains des corrupteurs bleus. Je crus que le gouvernement allait au moins reconnaître mon zèle, que dis-je, mes zèles. Je demandai une toute petite place de maître de poste. On me répondit qu'il n'y avait pas de vacances, comme si un bon gouvernement ne sait pas toujours en faire des vacances. Je demandai une place d'inspecteur de quelque chose ; on me répondit que le gouvernement voulait introduire le retranchement et l'économie, comme si le premier devoir d'un bon gouvernement n'était pas de récompenser ses amis et de s'en assurer de nouveaux. Je demandai une place de commissaire des petites causes ou de magistrat ; on me répondit que l'on avait reçu ma lettre et qu'on ne manquerait de lui donner la plus ponctuelle attention en tems et lieu. J'attendis longtems, mais en vain. Je demandai

une place de capitaine dans la milice ; on me répondit qu'on allait ouvrir une école militaire et que je pourrais y aller comme les autres et que, quand j'aurais subi un examen, que dis-je, deux examens, j'aurais droit à un grade, si l'occasion s'en présentait. A la fin y a des mites. Je quittai ce parti ingrat et qui prétend faire des économies. Vous voulez faire des économies ? Eh bien moi aussi je vais en faire des économies. Je renvoie le *Pays*, l'*Ordre*, le *Défenseur*, l'*Union*, l'*Ere Nouvelle*, le *Journal de St. Hyacinthe* et je resouscris à la *Minerve*, c'est d'autant plus d'économie qu'on n'a pas besoin de la payer vu que le gouvernement à qui elle est chère se charge de ça.

Pétras.—Comme ça vous êtes bleu après tout Monsieur Muscade puisque vous avez tant de griefs contre le ministère libéral qui n'a pas eu le tems de vous récompenser et de vous trouver une place selon votre mérite et les grands services que vous lui avez rendus.

Muscade.—Je suis bleu et je ne suis pas bleu, y a des mites. Si le parti conservateur s'était conduit convenablement je continuerais à le maintenir. Depuis quelque tems je ne le supporte pas plus qu'il ne faut ; je l'endure.

Pétras.—Les ministres d'aujourd'hui vous ont-ils aussi refusé quelque petite place ?

Muscade.—Je ne leur en ai jamais demandé, mais ils m'en avaient promis une et en voilà plusieurs qui ont passé devant moi. Je ne me plains pas, car enfin le gouvernement n'a pas des places pour tous ceux qui s'attendent à en avoir. Moi, voyez vous, je suis indépendant ; j'ai mon commerce qui, Dieu merci va passablement ; mais c'est justement parce que je crains que notre gouvernement ne vienne à le bouleverser que je commence à craindre et à songer à changer de parti. Je commence à croire qu'on veut nous jeter de la poudre aux yeux. Par exemple voilà monsieur George Brown ; je m'étais habitué, par la lecture de la *Minerve* à le considérer comme un véritable démagogue qui voulait détruire nos institutions, dévorer nos prêtres, incendier nos couvents, affamer nos collègues ; peu de mois après je fus obligé, toujours par la même lecture, de le regarder comme un grand homme d'Etat, comme notre sauveur qui, par sa magnanimité et la sagesse de ses vues, nous avait tirés

des griffes des démagogues rouges écarlates et avait empêché la ruine de nos institutions et de notre nationalité. Puis voilà tout-à-coup que la même *Minerve* veut que je reconsidère monsieur Brown comme réinstallé ogre, comme un ambitieux de la plus dangereuse espèce. A la fin y a des imites et je ne peux pas ainsi tous les jours changer, moi, d'idée sur un homme et j'aimerais bien à savoir une fois pour toutes, le soir, si je me lèverai le lendemain matin pour adorer ou pour abhorrer cet infernal monsieur George Brown. Mais ce n'est pas tout. Ce n'est pas ça seulement qui me ferait changer de parti; mais on dit que le gouvernement américain, par la faute du notre, va abolir le traité de réciprocité, ce qui va diminuer notre commerce de plus de moitié. On dit aussi que le gouvernement américain ne consentirait à laisser entrer nos marchandises qu'à la condition de mettre une taxe de quatre livres dix sur chaque gallon de whisky! Ça ce serait trop fort et y a des imites. Moi, voyez-vous, je perds quelque fois sur mes marchandises; mais je me rattrape sur le whisky. Le whisky, voyez-vous, c'est ce qui me sauve. Quand un riche habitant vient chez moi acheter des groceries, du drap, des râpeaux, des faux, des bêches, eh! bien je suis assez content, mais enfin on ne peut pas là-dessus faire grosse fortune, parce que, voyez-vous, la compétition tient les prix bien bas; car il y a des marchands qui vendent pour vendre et non pas pour gagner; mais quand un bon habitant commence à acheter du whisky je dis: allons je suis bien. En effet voyez-vous, dès qu'il commence il néglige ses petits comptes, il augmente bientôt la quantité, puis il est en retard pour ses paiements. Alors il me fait des billets qu'il ne paie pas à l'échéance; alors je me plains bien fort, je crie à la misère je fais les gros yeux, je me promène de long en large comme très inquiet et d'une humeur de chien; à la fin y a des imites, je me radoucis et je renouvelle le billet avec un intérêt de vingt, trente pour cent et on se quitte bons amis. L'habitant emportant trois ou quatre gallons de whisky pour fêter la chance qu'il a eue de ne pas avoir été poursuivi. Six mois ou un an après on renouvelle la même chose ainsi que le billet qui pousse, pousse mieux que de la plus belle orge. Enfin le bon moment arrive je poursuis, je fais ven-

dre la terre que j'achète et qui me coûte quelques quarts de whisky réduit. Quand le whisky n'est pas réduit ça va un peu plus vite, mais il faut ménager les gens, y a des imites, voyez-vous. Alors, comment voulez-vous que je soutienne un gouvernement qui va prélever sur le whisky quatre livres dix par gallons. Les gens ne commenceront plus à en boire: je pense bien que ça n'arrêtera pas ceux qui y sont déjà accoutumés mais ça retiendra les jeunes. Je vais rerabandonner la *Minerve* parce que je suis sûr qu'elle approuvera tout ce que les ministres feront et je prendrais les autres gazettes si j'étais sûr qu'elles seraient contre la taxe du whisky. Mais à propos, monsieur Bonsens, vous savez que j'ai été six heures dans les chars sans manger et voilà plus d'une heure que je bavasse, j'ai une faim de rhinoserosse et si vous avez par hasard quelque reste de volaille ou une tranche de jambon ou de soc ou quelque chose à mettre sous la dent ça ne serait pas de refus je vous assure. Je peux bien endurer de la fatigue, des privations, mais y a des imites.

Bonsens.—Mon pauvre Monsieur Muscade vous vous adonnez mal, nous avons donné la dernière viande qui nous restait de cuite à une pauvre famille qui demeure près d'ici et qui a été bien, autrefois; elle avait une belle terre sur laquelle elle vivait à l'aise; cette famille a été ruinée par la mauvaise conduite et l'ivrognerie de son chef, et aujourd'hui ce sont les enfants et la femme qui souffrent sans qu'il y ait eu de leur faute. Je pense que ma sœur Jacqueline n'aimerait pas à cette heure de la nuit à remettre ses chaudrons au feu. Il y a dans la huche un morceau de pain et dans l'armoire un peu de beurre, je ne refuse cela à personne si le cœur vous en dit c'est à votre service.

Muscade.—Mais monsieur Bonsens est-ce qu'on ne pourrait pas, en payant...

Bonsens.—Merci je ne tiens par auberge et vous avez du bonheur que Jacqueline ne vous ait pas entendu.

Muscade.—Allons, je vois que je vais être d'obligé de chercher ailleurs, parce que, voyez-vous, ma pauvre estomac n'est pas accoutumée à du pain tout seul. J'en pourrais manger un morceau comme ça pour attendre le repas; mais après six ou huit heures de jeûne y a des imi-

tes. Bonsoir, monsieur Bonsens et toute la compagnie.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! En voilà un gobelureau qui ne veut pas manger du pain tout seul et qui s'engraisse à mettre les gens dans la rue et à ôter le pain de la bouche des pauvres enfants. Père Bonsens je pourrais vous embrasser pour la leçon que vous lui avez donnée à ce mangeur de viande et de chrétien ; mais comme ça ne se fait pas entre hommes je m'en vais embrasser mam'zelle Jacqueline. Mais qu'est-ce que je vois qui entre donc à ces heures ? Tiens, mais c'est ce cher monsieur Julien ! Entrez donc et entrez donc. Un méchant de perdu, un bon de retrouvé. Ah ! mais vous n'êtes pas seul. Entrez donc monsieur vous êtes un ami de Julien sans doute les amis des amis de nos amis comme on dit, sont aussi nos amis.

Julien, entrant suivi d'un jeune homme élégamment vêtu.—Bonjour, monsieur Bonsens, permettez-moi de vous présenter monsieur Languille, un de mes bons amis de collège et camarade d'études, reçu avocat depuis peu de tems et qui a déjà eu de brillants succès. Nous passons par ici et ayant vu de la lumière je me suis permis d'inviter mon ami à entrer vous voir. Je lui ai beaucoup parlé de vous et des hontes que vous avez eues pour moi. Il est fort curieux de vous connaître ainsi que nos bons voisins.

Bonsens.—Entrez, messieurs, vous êtes les bien venus. Ma maison est le Château Sans-Gêne où sont reçus de bon cœur tous les braves gens.

Jacqueline.—Eh ! quoi c'est ce cher Julien ! Eh ! cher enfant, qui peut donc t'amener à ces heures ? Tu viens de voyage, je gage, tu as faim je gage ; tiens dans un tour de poêle je peux te faire une omelette au lard, quelques grillades de bœuf ou une petite volaille sur la braise, j'ai tout ça sous la main. Hein, Quenoche, qu'est-ce que je t'avais dit ? Mes cartes ; une surprise trois as et une joie le dix de cœur ! Diras-tu que ça ment après. Mais, Julien, excuse moi je te tutoie, j'oublie que vous êtes un gros monsieur à présent. Mais c'est plus fort que moi. Quand je pense que je l'ai vu pas plus haut qu'une botte et que je lui ai souvent lavé ses hardes quand il tombait dans le fumier en jouant, pour empêcher sa chère sainte mère de le battre. Ah mon Dieu comme ça me

veillit, comme ça me vieillit ! Mais, après tout, ça m'est égal, il faut se faire une raison et je crois que mon pauvre cœur ne vieillira jamais. Pourtant j'en ai vu de dures dans ma vie et quelquefois quand je me voyais toute seule dans le monde je ne pouvais pas m'empêcher de me dire : Que je pâtis-t-il, que je pâtit-t-il ? Enfin c'est inutile de penser à tout cela. Encore une fois Julien et vous, ce monsieur son ami, pardon, excuse si je ne vous ai pas encore vu ; mais je suis si transportée. Ce pauvre frère que je croyais perdu et que j'accusais et qui m'a apporté... je ne me pardonnerai jamais, et puis ce cher petit Julien qui arrive. Allons, allons, tiens Quenoche, mets la table tandis que je vais chercher ce qu'il faut. Vous allez tous prendre une bouchée ensemble. Je ne suis qu'une minute.

Julien.—Permettez mam'zelle Jacqueline, je n'ai pas le moindre besoin de...

Bonsens.—Eh ! laisse la faire. A ton âge on doit toujours avoir une petite place pour obliger ceux qui nous aiment. Aussi bien je prendrai moi aussi quelque chose. J'ai passé plusieurs heures dans les chars et j'aurais déjà demandé une bouchée sans cet original de Muscade qui est entré avec moi. Il m'avait ôté l'appétit. Il n'y a rien qui me rassasie comme la présence d'un égoïste sans entrailles.

Quenoche.—C'est pourtant pas les entrailles qui lui manquent à ce gros pansu qui ne pense qu'à sa panse, à l'argent et à la mangeaille.

Bonsens.—En attendant que Jacqueline nous ait tourné un petit fricot à sa façon, Julien, parlons donc un peu de tes affaires. Où en est-tu de tes projets de manufacture ?

Julien.—Je vous dirai, monsieur Bonsens, que dans le moment actuel je ne sais trop que faire. D'après vos idées j'avais voulu mettre mes fonds dans une entreprise industrielle quelconque afin de les faire valoir à mon avantage et en même tems être utile à mes concitoyens en fournissant de l'ouvrage à un certain nombre qui à leur tour auraient pu payer des loyers, acheter des produits et répandre un peu d'argent dans la paroisse. Je calculais que je pourrais ainsi faire circuler à moi tout seul une vingtaine de piastres par jour qui en passant de main en main plusieurs fois

auraient produit une certaine aisance et donné de l'activité à notre petit endroit. Mais voilà que je me trouve tout-à-coup arrêté dans mes beaux projets par l'incertitude de nos affaires publiques. Supposez par exemple que j'établisse une filature de laine, des métiers à tisser, à carder, à teindre, à peigner, à raser la flanelle et que tout-à-coup notre gouvernement sous l'influence de la politique anglaise ôte les droits sur ces marchandises, on ne peut lutter ici pour le bon marché de la main d'œuvre avec les ouvriers d'Europe qui ne gagnent que quelques sous par jour. Voilà mes métiers arrêtés et tout ce que je puis en faire c'est de les vendre pour du vieux fer. Supposez d'un autre côté que les Etats-Unis laissent entrer chez eux sans droits notre laine brute et mettent des droits sur notre laine tissée, le prix de la laine écrue monte ici tellement que je ne puis en acheter à assez bas prix pour lutter avantageusement avec les étoffes d'Europe. En vérité, je ne sais trop que faire tant que nous serons dans un état de transition et d'incertitude comme celui où nous sommes actuellement. Avouez monsieur Bonsens que c'est fort embarrassant.

Bonsens.—J'avoue, mon cher Julien que c'est presque désespérant de vivre ainsi dans un état d'hésitation et de crainte continuelles. En effet, qui oserait entreprendre la moindre chose hasardeuse quand notre avenir dépend, d'un côté de politiques qui ne songent qu'à eux-mêmes et qui ne s'occupent nullement de ce que devient le pays pourvu qu'ils conservent leurs places pendant encore quelques mois; d'un autre côté du bon vouloir de nos voisins avec qui nous ne pouvons pas traiter directement et d'une manière indépendante sans consulter les intérêts, les travers, ou les préjugés de l'Angleterre qui pense à elle-même plus qu'à nous. Comment régler les intérêts de notre industrie quand tout est en suspens; quand la confédération des provinces peut abandonner le contrôle de nos affaires à certaines gens que nous ne connaissons pas encore; quand la confédération pure et simple des Canadas peut la laisser à d'autres qui seulement producteurs agricoles peuvent avoir d'autres intérêts que les nôtres à nous qui ne pouvons pas travailler dans les champs pendant plus de la moitié de l'année tandis que nous pourrions utili-

ser nos forces motrices naturelles sans interruption. Il est vraiment désespérant pour nous de voir nos affaires à la merci de gens qui n'ont que des vues ou des intérêts indépendants des nôtres. Voyant tout cela, mon brave Julien, je regrette presque de t'avoir donné un conseil qui partout ailleurs qu'ici eût été pourtant celui de la sagesse et du patriotisme.

Julien.—Heureusement que je suis jeune et que j'ai le tems d'attendre. Les choses changeront probablement sous peu, car il n'est pas naturel qu'un peuple reste ainsi sous la tutelle de prétendus hommes d'Etat lâches ou aveugles qui ne voient rien au-delà d'eux-mêmes.

Languille.—D'après tout ce que je vois, mon cher Julien, je pense que j'ai bien fait de suivre ma carrière. Regarde quelle gloire m'attend! Il y a quelques mois à peine que je suis entré dans la profession et j'ai déjà eu les succès les plus flatteurs. Tiens; il y avait l'autre jour un homme accusé d'avoir volé le lit de sa belle sœur qui venait de donner la vie à un jeune innocent; accusé de plus d'avoir crevé un œil à son mari, pauvre ouvrier à qui cet organe est indispensable; accusé en outre d'avoir mis le feu à un magasin dans lequel il était employé afin de cacher quelques autres déprédations. Les preuves étaient accablantes, le prisonnier n'avait plus d'espoir lorsque je me présentai à lui. Il se voyait déjà condamné à une longue et pénible détention, son avenir était perdu, ses plus belles espérances s'évanouissaient, les illusions de sa jeunesse étaient encadrées dans une bordure ténébreuse. Tout bonheur lui paraissait désormais impossible à l'infortuné, lorsque par ma parole brûlante, par mes études profondes sur les incertitudes du droit criminel je fis acquitter mon client que je viens de rendre tout fier à la société.

Quenoche.—Là! Vous avez qu'à voir! Eh bien moi qui ne suis qu'un pauvre ignorant, il me semble que vous auriez mieux fait de laisser la société lui donner une bonne leçon à ce vagabond-là.

(A Continuer.)